



Avant de devenir inspectrice, **ARIANE LETURCQ** fut longtemps professeur. Favoriser la lecture chez les jeunes est devenu son cheval de bataille.

« Quand on me dit qu'il n'y a pas moyen de faire lire les jeunes, je réponds que ce n'est pas vrai, confiait-elle au journal *Le Soir* en 2004. Il faut commencer par s'investir soi-même, par trouver que ce qu'ils sont et font est intéressant. »



**SOPHIE CHÉRER** voulait être juge, ce qui l'a amenée à suivre des études de droit et de criminologie, avant d'être happée par l'écriture.

Dans ses romans s'expriment toutes ses (saines) indignations et son (inusable) exigence de justice : Ambassadeur de Sparte à Byzance et L'huile d'olive ne meurt jamais (*L'École des loisirs*), par exemple, ou encore À ceux qui nous ont offensés (éditions de *L'Olivier*).



C'est au lycée que **FABRICE COLIN** a fait ses premiers pas dans l'écriture : il s'agissait alors de scénarios de jeux de rôles. Et aujourd'hui, à presque quarante

ans, il est déjà à la tête d'une bibliographie impressionnante, essentiellement tournée vers le fantastique et la fantasy, et nourrie de textes pour adultes comme de romans pour adolescents ou de bandes dessinées.

Parmi ses titres les plus connus, *La Saga Mendelson* (Seuil Jeunesse) et la série des Étranges sœurs Wilcox (Gallimard Jeunesse).



Après des études de dessin et des années passées à collaborer avec des architectes, **SOPHIE DIEUAIDE** s'est lancée avec succès dans le « roman comique » (Ma vie,

par Minou Jackson, chat de salon, Œdipe, schlac! schlac!, Casterman). Depuis quelque temps, elle a décidé, avec la série des Papooses, d'explorer le genre de la bande dessinée... malicieuse.



La taille de ses personnages les plus célèbres est inversement proportionnelle à leur succès. En effet, dans *La Vie suspendue* et *Les Yeux d'Elisha* (Gallimard Jeunesse), Tobie Lolness et son peuple minuscule ont assuré au dramaturge et romancier **TIMOTHÉE DE FOMBELLE** une reconnaissance internationale qu'a confirmée le premier volume de *Vango*.

---

## Rencontre avec Sophie Chérier, Fabrice Colin, Sophie Dieuaide et Timothée de Fombelle

*animée par Ariane Leturcq*

### *Un personnage de leurs livres qu'ils affectionnent particulièrement*



FABRICE COLIN.  
– *J'ignorais que j'étais écrivain.*

La sorcière Mary Wickford, dans un roman intitulé *La Malédiction d'Old Haven*. Ce livre, qui m'a donné du fil à retordre, est aussi le plus gros que j'ai écrit. J'ai donc passé pas mal de temps en compagnie de Mary Wickford, qui, au début, ignore qu'elle est sorcière, tout comme j'ignorais que j'étais écrivain...

Mais un jour, on m'a dit que je pouvais écrire, tout comme quel- qu'un révèle à Mary qu'elle est une sorcière, chose qui va lui apporter

beaucoup de pouvoirs et autant d'ennuis – ce qui définit finalement assez bien la vie de l'auteur jeunesse.



SOPHIE DIEUAIDE.  
– *Mon personnage m'a changée.*

Je viens de passer une année avec Manon, un personnage d'adolescente. Et, pour la première fois de ma vie, mon personnage m'a changée, le fait de me mettre dans la peau d'une ado m'a changée. Moi qui étais une mère plutôt autoritaire, je suis devenue plus décontractée et spontanée. Je suis moins dans la domination, dans le contrôle.



TIMOTHÉE DE FOMBELLE. – *Des choses qui, parfois, nous dépassent.*

Par facilité, je vais choisir un personnage que j'ai quitté hier soir et que je vais retrouver demain matin

dans la suite de *Vango*. Il s'agit d'un personnage claustrophobe qui se fait appeler La Taupe et ne vit que sur les toits de Paris.

Ce personnage a surgi non pas au moment de la construction de l'histoire, ce qui m'arrive rarement car je suis plutôt dans la maîtrise démiurgique, mais dans le temps de l'écriture, qui est aussi le plus important.

Mon héros a été touché par La Taupe, et moi avec lui. Je suis à la fois sur les toits de Paris avec La Taupe et, en même temps, seul devant mon ordinateur, avec ces petites lettres noires sur fond blanc qui bâtissent des choses qui, parfois, nous dépassent.



SOPHIE CHÉRER. — *De vraies vieilles dames sur lesquelles j'ai eu envie d'écrire.*

Je pense à trois vieilles dames qui ne sont pas des personnages inventés, mais de vraies vieilles dames sur lesquelles j'ai eu envie d'écrire.

L'une est Françoise Dolto, que j'ai évoquée dans *Ma Dolto* (Stock, 2008 ; L'École des loisirs, 2009).

L'autre une baronne italienne qui tient tête à la mafia, la baronne Cordopatri, qui apparaît dans *L'huile d'olive ne meurt jamais*.

La troisième est peut-être celle à qui je m'identifierais le plus car j'aimerais vieillir comme elle : il s'agit de

Denise Stagnara, fondatrice d'une association qui donne des cours d'éducation sexuelle et affective dans les collèges et les lycées. Elle est mise en scène dans *Parle tout bas, si c'est d'amour* (L'École des loisirs, 2006).

En fait, je n'ai rien eu à inventer : elle est ultraromanesque, car donner des cours d'éducation sexuelle à des ados de treize ans quand on en a quatre-vingt-dix, c'est romanesque !

## *Littérature de jeunesse et médiation adulte : l'école en question*



SOPHIE DIEUAIDE. — *Si les adolescents se détournent de la lecture, c'est à cause de l'école.*

D'abord, dans la mesure où ils travaillent avec des enfants, les médiateurs ne sont pas tout à fait des adultes comme les autres. En ce qui me concerne, la médiation par les enseignants est difficile car mes livres relèvent du genre comique, un genre qui n'est pas considéré comme scolaire.

À mon avis, si les adolescents se détournent de la lecture, c'est à cause de l'école. Ce qu'on leur demande de lire est monstrueusement difficile, notamment au moment du bac français.



FABRICE COLIN. – *Un échange libéré du rituel des questions préparées.*

Il m'est arrivé d'intervenir dans des classes en l'absence de l'enseignant. Et je dois avouer que ces rencontres ont compté parmi les plus riches que j'ai connues. L'échange y était libéré des contraintes habituelles, du rituel des questions préparées. J'ai pu m'efforcer de donner envie de lire aux élèves avec mes mots, mes convictions, mes intuitions, qui ne cadrent pas forcément avec le système scolaire.

C'est la raison pour laquelle je préfère que les rencontres se déroulent au CDI, un lieu un peu hors de la classe, du carcan scolaire.

## *Numérique : attention danger ?*



FABRICE COLIN. – *Un danger d'affadissement intellectuel.*

Je me situe entre les deux générations : j'ai commencé à jouer sur ordinateur à treize ou quatorze ans, et j'ai travaillé dans le jeu vidéo – pour moi, ce n'est donc pas le grand Satan. Cela dit, en tant qu'écrivain, l'idée de pouvoir insérer des musiques et des

vidéos dans mes livres m'a excité... dix minutes.

Quelle est l'utilité ? Et qui va les payer ? Sans parler de tous les problèmes afférents, notamment celui du coût que représente l'équipement d'une famille de lecteurs en tablettes numériques ! Et puis, si on peut avoir dix mille bouquins sur une liseuse, on peut aussi les perdre en un clin d'œil, ce qui arrive plus rarement avec une vraie bibliothèque.

Maintenant, en tant que parent, je pense que le danger tient à l'attrait instinctif qu'exercent les écrans. Mes enfants n'ont pas de jeux vidéo, de consoles, etc. Et, contrairement à ce que l'on raconte, ils ne sont pas ostracisés à l'école. Quant aux réseaux sociaux, ils représentent un danger d'affadissement intellectuel, dans la mesure où ils ne tirent pas vraiment les jeunes vers le haut...

Peut-être est-ce à nous, acteurs du livre – auteurs, bibliothécaires, libraires –, de prendre en considération le fait que notre travail sera différent désormais : il faut soit se battre contre ces distractions numériques, soit les intégrer. En tout cas, on ne peut pas les nier et se dire que tout sera comme avant.

On voit certaines librairies mourir, et d'autres avoir une santé florissante : celles qui prospèrent sont celles qui vont chercher les lecteurs et qui leur apportent un plus que les ordinateurs ne peuvent leur apporter.



SOPHIE CHÉRER. — *Avec un stylo et un paquet de feuilles, on est très libre.*

Nous souffrons en ce moment d'un maximum d'incohérence. C'est ce qui nous rend si malheureux et démunis. D'un côté, nous voudrions la décroissance, les économies d'énergie, alors que, de l'autre, nous nous laissons piéger par la masse croissante de nos besoins en technologies sophistiquées.

Or, tous ces prodiges technologiques, que faut-il pour qu'ils fonctionnent? Des centrales nucléaires! Et, on l'a vu, il arrive que les centrales nucléaires tombent en panne et fassent de gros dégâts!

Quand l'ordinateur tombe en panne, on s'aperçoit qu'en fait, avec un stylo et un paquet de feuilles, on est très libre.



SOPHIE DIEUAIDE. — *L'ordinateur n'est pas forcément l'ennemi du livre.*

Les adolescents d'aujourd'hui ont changé: ils peuvent à la fois être assez intellectuels *et* avoir des occupations idiotes. Le numérique ne les affaiblira pas intellectuellement: ils auront des activités intellectuelles *aussi*. L'ordinateur n'est pas forcément l'ennemi du livre.

Pour ma part, en tant qu'écrivain, j'ai hâte de voir réaliser des livres

numériques. Hâte que l'on puisse appuyer sur la tête de mon personnage pour l'entendre parler. Impatiente d'avoir de la musique dans mes livres. En outre, cela permettra aux auteurs de raconter *autrement*, et c'est passionnant!



TIMOTHÉE DE FOMBELLE. — *La modernité de l'acte de lire.*

Je crois en l'avenir du livre, en la modernité de l'acte de lire.

La plupart des films sont des adaptations de livres, la plupart des jeux vidéo sont adaptés de films eux-mêmes adaptés de livres: on cherche du contenu, de la densité — le livre est donc la source de tout.

L'essentiel étant de faire des livres *de qualité*. C'est la qualité de nos livres qui les rendra «durables». L'iPad 2 a déjà ringardisé l'iPad 1, mais un bon bouquin, lui, ne sera jamais ringard et durera des années.

Un jeune lecteur m'a dit à propos de Vango: «*J'adore le moment où il vole au-dessus de Paris!*» Sur ce, il écarte les bras et imite Superman en train de voler. Je me suis demandé où j'avais bien pu écrire ça.

En fait, ce n'est pas ce que j'ai écrit, mais c'est ce que *lui* a lu... Si je devais adapter la phrase en images, je devrais trancher: Vango vole-t-il? ou bien court-il, tout simplement?

Mais là, je n'ai pas à trancher car les mots disent des choses différentes à chacun.

Alors que, sur une console de jeux, quand on tourne vers la gauche, on voit juste la même chose que tous ceux qui tournent aussi vers la gauche...



JEAN DELAS, directeur de L'École des loisirs. – *Tant qu'il y a des libraires, il y a de l'espoir.*

Qu'il faille préparer cette mutation est une certitude – mais s'obséder sur la question du livre numérique me paraît prématuré.

Je ne crois pas, en effet, à un avenir très proche du livre numérique en littérature de jeunesse. Les pays où il se développe sont aussi ceux qui n'ont plus de librairies dignes de ce nom, c'est-à-dire les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Il y a, en revanche, en France comme en Belgique, un réseau de librairies à la fois dense et de qualité. Et tant qu'il y a des libraires, il y a de l'espoir.

Le jour où nous n'aurons plus de libraires dignes de ce nom, le numérique sera le seul espoir. Mais nous n'en sommes pas encore là.



HEDWIGE PASQUET, directrice de Gallimard Jeunesse. – *Le numérique va constituer une nouvelle forme d'expression.*

À mon avis, le numérique va constituer une nouvelle forme d'expression.

Les possibilités techniques sont étonnantes, qui permettent de développer une autre forme de contenu. Les livres pourront être enrichis avec du son, de la vidéo, etc.

Mais l'album papier sera toujours là, et toujours un moment de partage entre parents et enfants.

Je crois d'autant moins à la disparition du livre que, ces dernières années, c'est l'édition jeunesse qui a tiré l'ensemble de l'édition française. C'est donc que les lecteurs existent.

En outre, chaque fois qu'un nouveau média apparaît, on craint qu'il n'en chasse un autre – ce fut le cas pour le cinéma, pour la télévision, pour la radio. En réalité, tous coexistent aujourd'hui.

En revanche, la difficulté, en tout cas en France, reste le peu de place accordé à l'édition jeunesse dans les médias – parents et jeunes ont donc du mal à se repérer dans la production. Il faudrait que les médias contribuent à leur faire découvrir la richesse de cette littérature.



LOUIS DELAS, directeur général de Casterman. – *Le modèle économique d'aujourd'hui ne fonctionne pas.*

Sur certains univers, les ventes de livres se développent grâce à la lecture en ligne. Même certains textes écrits pour les téléphones, à la qualité parfois contestable, amènent un public nouveau à la lecture, ce qui nous rend finalement assez confiants sur le renouvellement des lecteurs par ce biais.

En revanche, le modèle économique, aujourd'hui, ne fonctionne pas, et il nous faudra rapidement trouver une équation équilibrée qui respecte les différents acteurs de la chaîne du livre, à commencer par les libraires, tout en garantissant aux lecteurs un prix d'achat accessible.

## *Du rôle de l'auteur jeunesse (et de ses limites) ou les livres suffisent-ils ?*



SOPHIE CHÉRIER.  
– *Parmi les moyens déployés pour décérébrer une population, figurent les gadgets d'une technologie galopante.*

Il y a une douzaine d'années sortaient deux livres qui sont plus d'actualité que jamais : *Tableau noir : résister*

à la privatisation de l'enseignement, de Gérard de Sélys et Nico Hirtt (éditions EPO, Bruxelles, 1998), et *L'Enseignement de l'ignorance*, du sociologue Jean-Claude Michéa (Climats, 1999). Ces deux ouvrages avaient la même analyse, à savoir que, depuis quarante ans, des puissances politiques et financières (FMI, OCDE, Trilatérale, etc.) se sont mises d'accord pour rendre l'Europe compétitive dans le monde économique du XXI<sup>e</sup> siècle.

Des décisions ont alors été prises, qui sont méthodiquement mises en œuvre. Jean-Claude Michéa explique ainsi que, loin d'échouer, les réformes successives de l'Éducation nationale sont en train de réussir globalement. De réussir à quoi ? À obtenir une élite qui représente à peu près 10 % de la population scolaire, une élite éduquée et cultivée qui fournira les dirigeants de demain. Le reste, le gros des troupes, sera décérébré, a-culturé et analphabète, c'est-à-dire qu'il saura peut-être lire, mais ne retiendra rien, ne comprendra rien – soit 90 % de futurs consommateurs surendettés en puissance.

Et, parmi les moyens déployés pour décérébrer une population, figurent les gadgets d'une technologie galopante, toujours plus chère et provoquant toujours plus d'addiction.

Moi, j'explique aux adolescents que Facebook n'est pas un service public, qu'il s'agit d'une entreprise privée dont le seul but est de faire du



profit, et avec le cynisme le plus total. En France, la bonne conscience de gauche a manifesté contre les fichiers de police Edvige, qui se proposaient de faire apparaître âge, religion, études, préférences sexuelles, etc. Sur Facebook, on inscrit tout cela de soi-même et, en plus, on dit merci !

Il y a une chose universelle chez les adolescents : leur refus d'être dupes, leur refus du mensonge. Vous croyez qu'ils se fichent d'être intelligents ou cultivés, qu'ils se fichent de se savoir espionnés par Facebook ? C'est faux ! Quand on a pris conscience de la situation et de ses dangers, on peut essayer de leur transmettre cette prise de conscience. Et là, ils réagissent.

Les adolescents ont spontanément le goût de la réflexion. Il a juste été « encroûté » par toutes sortes de divertissements. Une fois qu'ils ont retrouvé ce goût de la réflexion, ils ont le choix : ils iront – ou pas – vers les livres, mais au moins ils seront libres.

Arrêtons donc de les laisser se faire tirer vers le bas, et ne nous contentons

pas de parler de nos livres dans les classes !



TIMOTHÉE DE FOMBELLE. – *Ces idées, on peut les faire passer dans des livres.*

Le propre des livres, c'est de transmettre des idées dans le souffle ou dans l'humour d'une aventure. Ces idées, on peut donc sans doute les faire passer dans des livres, dans des histoires.



FABRICE COLIN. – *Le roman jeunesse qui expliquera cela aux enfants reste à écrire.*

Quand on dit aux élèves qu'il y a, à l'autre bout de la planète, quelqu'un qui s'engraisse sur leur dos grâce à Facebook, on crée un effet de sidération. Et on comprend alors que l'on est la première personne au monde à les mettre en garde.

Et le roman jeunesse qui expliquera cela aux enfants reste à écrire.

